

# L'aube

L'aube point, le paysage est vide. Une chaussée s'étire au-dessus du lac sur un pont de granite argenté. Plus loin, un temple luit, évoquant un pâle reflet sur l'eau. La lumière tombe, pure et immobile. Les bruits de la ville se sont estompés, le silence intensifie la vacuité – le lac artificiel, le temple, le pont, telles des silhouettes présentes pour une cérémonie oubliée.

À mesure que je gravis les trois niveaux en terrasses qui mènent au sanctuaire, une montagne impose sa masse sombre le long du chemin, touffue, couverte de vieux arbres jusqu'à l'horizon. Mon pas sonne, fragile, sur les marches. Pierre neuve et arbres anciens instillent une molle confusion dans l'esprit. Quelque part devant moi dans la forêt, parmi les cyprès millénaires, se trouve la tombe de l'Empereur jaune, le mythique ancêtre des Chinois.

Quelques pèlerins déambulent dans la cour du temple, des marchands sous des auvents de toile jaune proposent des roses jaunes. L'endroit est tranquille, l'ombre dense. Des cyprès géants ont envahi cette enceinte et se dressent là, gris et vétustes : on les croirait en train de se pétrifier. L'un d'eux a, paraît-il, été planté par l'Empereur jaune en personne ; un autre est l'arbre auquel le grand empereur Wudi, fondateur de ce sanctuaire il y a deux mille ans, accrochait son armure avant la prière.

Les pèlerins se photographient. Ils posent gravement, tirant un prestige de la magie du lieu. Ici, leur passé se sanctifie. On n'entend que le bruissement des bambous et les murmures des visiteurs. C'est leur propre héritage qu'ils honorent en ce temple, leur éminence dans le monde. Car l'Empereur jaune a inventé la civilisation même. Il a donné le jour à la Chine – et à la sagesse.

La femme contemple un rocher : deux énormes traces de pas s'y inscrivent en creux. Frêle et gamine, elle sursaute à la vue d'un étranger. Les étrangers ne viennent pas ici – elle rit à travers ses doigts portés à la bouche –, désolée ! Ces empreintes, explique-t-elle, appartiennent à l'Empereur jaune.

– Pas vraiment, non ?

– Mais si ! Une de ses concubines s'en servait pour fabriquer des bottes. Il a inventé les bottes.

Nous longeons un moment les stèles où sont gravés les hommages des premiers empereurs, puis nous arrivons au bout de la cour, à la salle du Fondateur de la Civilisation humaine. Tout brillant des feux des bougies et de l'encens, l'autel croule sous un amoncellement de fruits en plastique. Le regard de la femme, quand je la questionne, reste candidement fixé sur le mien. L'Empereur jaune a inventé l'écriture, la musique et les mathématiques, raconte-t-elle. Il a découvert la soie. C'est là que l'Histoire a commencé. Les gens viennent ici de génération en génération.

– Et maintenant, vous aussi. Appartenez-vous à votre gouvernement ? s'enquit-elle, mais ses yeux se tournent vers mon pantalon usé et mes chaussures de sport poussiéreuses. Êtes-vous professeur ?

– Oui.

Je mens. Déjà, une nouvelle identité s'esquisse : un professeur avec un goût pour l'histoire et une famille au pays. J'ai envie de voyager sans qu'on me pose de questions.

– Ah, voilà pourquoi vous parlez le mandarin ! constate-t-elle (je le baragouine pourtant bien mal, presque sans respecter les tons). Et où allez-vous ?

En Turquie, au bord de la Méditerranée, ai-je envie de dire, mais ça paraît totalement saugrenu. Je m'entends répondre :

– Sur la route de la Soie, en direction du nord-ouest jusqu'à Kachgar.

La réponse est suffisamment bizarre comme ça. Sourire nerveux : elle sent qu'elle a déjà poussé trop loin et se tait. Mais l'interrogation inexprimée : « Pourquoi y allez-vous ? » se dessine en filigrane derrière ses yeux, fleurs de lys de perplexité. Ce « Pourquoi ? » est rarement formulé en Chine ; trop indiscret, trop intérieur. Nous cheminons en silence.

Un voyage surgit parfois de l'espoir et de l'instinct. D'une conviction enivrante qui vous saisit, tandis que votre doigt parcourt la carte : « Oui, là et là... et là aussi. Ce sont les terminaisons nerveuses du monde. »

Cent raisons vous appellent à partir. Vous partez pour toucher des identités humaines, pour peupler une carte vide. C'est le cœur du monde, pensez-vous. Vous partez pour rencontrer les formes changeantes de la foi. Vous partez parce que vous êtes encore jeune et avide de stimulation, avide d'entendre crisser vos chaussures dans la poussière. Vous partez parce que vous êtes vieux et que vous avez besoin de comprendre quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Vous partez pour voir ce qui se passera.

Cependant, suivre la route de la Soie, c'est suivre un fantôme. Elle a beau couler à travers le cœur de l'Asie, elle a officiellement disparu, laissant derrière elle le tracé de sa turbulence : frontières de contrefaçon, peuples non répertoriés. La route se divise et part se balader là où vous êtes. Ce n'est pas une voie unique mais multiple : un réseau de possibles. La mienne s'étire sur plus de onze mille kilomètres et peut se révéler dangereuse.

Mais, au temple de l'Empereur jaune, le regard de la femme a dérivé vers le nord :

– Il a été enterré là-haut dans la montagne, explique-t-elle. Il est écrit que, quand l'empereur s'est envolé vers le ciel, les gens se sont accrochés à ses habits pour tenter de le retenir. Certains prétendent que ses vêtements seuls sont enterrés là. Mais je ne crois pas que ce soit vrai, ajoute-t-elle (elle parle doucement, avec une pointe de tristesse inexpliquée). La

tombe est assez petite, pas comme celle des empereurs suivants. Je pense que la vie était plus simple de ce temps-là.

Nous marchons encore une minute sous les avant-toits du temple. Et, soudain, le silence vole en éclats, fracassé par le bégaiement des marteaux-piqueurs et le grognement des bennes automotrices.

– Ils construisent le nouveau temple, indique-t-elle. Pour les fêtes et des conférences. Celui-ci est trop petit, le nouveau pourra contenir cinq mille personnes.

Plus tard, du flanc de colline, je porte mon regard sur le chantier en contrebas, où se dressera le futur édifice. Je songe aux immuables temples-pavillons de la Chine, hors des atteintes du stress, surgissant de leur morose granite. Huangling a beau se trouver à cent soixante kilomètres au nord de la moderne Xian, c'est un lieu égaré dans les profondeurs d'une autre époque d'érosion et de pauvreté. Qui viendra là ?

Le site entier connaît néanmoins une résurrection en tant que sanctuaire national, et l'ancien temple foisonne d'ores et déjà de stèles érigées par les hommes d'État chinois qui ont rendu hommage au « père de la nation ». Ici, la calligraphie de Sun Yat-sen en 1912 ; là, celle de Tchang Kai-shek, d'une grossièreté de trait prévisible ; là-bas, celle de Mao Tsé-toung qui devait plus tard accuser l'Empereur jaune d'avoir été « féodal » ; plus loin, celle de Den Xiaoping aussi, et celle de Li Peng, tant exécré.

Le tumulte des travaux de restauration meurt dès qu'on grimpe par le sentier qui serpente parmi les cyprès de la forêt. Les martèlements d'un pic-vert quelque part parviennent à vos oreilles ; plus haut, des voix humaines résonnent et s'estompent. De loin en loin, un drapeau jaune sur un mât de bambou balise l'itinéraire. On s'enfonce dans les profondeurs du temps. Près du sommet, le chemin devient un escalier de pierre et les arbres revêtent des allures fantasmagoriques, avec leurs troncs torsadés comme des sucres d'orge ou violemment déchirés en deux et dénudant des veines bleu ardoise tourmentées. Ici, le plus noble des mandarins, l'empereur même, abandonnait sa chaise à porteurs pour s'approcher du mausolée à pied.

Car finalement, de la musique au calendrier, il est peu de choses dont la découverte n'ait pas été attribuée à l'Empereur jaune. Il régna cent ans, jusqu'en 2597 avant Jésus-Christ, avant de monter au ciel sur un dragon. Ce fut lui qui institua les fêtes de la terre et de la soie. À sa suite, et depuis une époque reculée, les empereurs régnants inauguraient l'année en labourant un sillon rituel, tandis que les impératrices offraient des cocons et des feuilles de mûrier sur l'autel de son épouse Lei-tzu, la Dame aux vers à soie.

D'après la légende, ce fut Lei-tzu qui découvrit la soie. Se promenant dans ses jardins, elle remarqua un étrange ver occupé à se gaver de feuilles de mûrier. Plusieurs jours de suite, elle l'observa en train de se tisser une toile dorée et s'imagina qu'il était l'âme d'un ancêtre. Et puis elle le vit se refermer sur lui-même et le crut mort – jusqu'au moment où émergea soudain du cocon sa réincarnation : un papillon. Jouant avec le minuscule linceul crevé, l'impératrice interloquée le laissa choir par mégarde dans son thé. Nonchalamment, elle tourna et retourna la fibre ramollie qu'elle se mit à dérouler pour former, sous son regard de plus en plus étonné, un long filament de soie luisante. Plus tard, ce fut elle qui enseigna le tissage de la soie et l'élevage du mystérieux ver. À sa mort, elle fut déifiée et on lui attribua une place au ciel en la maison céleste du Scorpion, dans la constellation de la Maison de la soie.

Vous arrivez au sommet de la colline que les anciens appelaient le mont Qiao. À travers les arbres filtrent le soleil et des volutes d'encens. Ici, on vient accomplir des sacrifices depuis le VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; l'empereur Wudi avait fait ériger pour la prière une estrade, aujourd'hui en état de douce décomposition. Les quelques gardiens présents vous dévisagent, muets de surprise. À côté de la plate-forme, on bourre de bâtonnets d'encens des chaudrons aussi gros que des bétonneuses et l'on pousse un lourd battant de bois suspendu à une corde, qui vient frapper une cloche monstrueuse. Laquelle résonne si fort qu'elle fait trembler la forêt.

Derrière s'élève le tumulus de l'Empereur jaune, ceint d'un mur sombre, presque invisible tant les cyprès l'enserrent.

Envahi de buissons en touffes, le tertre funéraire n'a que quatre mètres de haut. On en fait le tour d'un pas hésitant, par un chemin de terre battue. Devant, la stèle fichée en terre indique : « Le Cavalier du Dragon sur le mont Qiao. » Mais on s'interroge : comment est-il mort en réalité ? Qui était-il ? Certains historiens pensent que le dragon figure le souvenir d'un météore qui aurait emporté l'empereur dans sa chute cataclysmique. On a pu identifier ses restes, non loin de là.

L'énigme s'épaissit quand on se promène sur le pourtour de la montagne. Les collines arides qu'on découvre au loin, de tous côtés, n'appartiennent pas à la Chine classique, mais à un monde plus dur. C'est là que la province du Shaanxi saille en direction de la Mongolie. Les tribus barbares – Huns, Turcs et Mongols – en ont emprunté les couloirs pour descendre vers le sud, au cœur de la Chine, dans les grouillantes cités des rives du Fleuve jaune. Selon d'anciens récits plus rigoureux, l'Empereur jaune aurait été leur précurseur : un chef de clan venu du nord-ouest qui avait mené l'invasion et unifié les populations sur son passage. C'est curieux. À croire que, pour calmer ce déluge nomade et l'intégrer à l'histoire maîtrisable, les sages d'une époque aussi reculée que le XI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ allouèrent au conquérant une place dans le temps, en qualité d'ancêtre. On changea sa couleur pour lui conférer celle de la terre jaune de la Chine intérieure, où le loess arraché aux déserts du nord par les vents se dépose en champs fertiles. Car on attribuait le noir et le rouge aux sols barbares, tandis que le blanc évoquait la mort et l'ouest. Le jaune donnait sa couleur au cœur du monde.

Je termine un tour complet et reviens à la tombe, plongé dans la confusion. Soudain, ce tumulus ne représente plus la relique de quelque âge d'or, mais le tertre funéraire primitif d'un chef nomade : le père de la Chine n'était en rien chinois !

Quant à la Dame aux vers à soie, elle disparaît elle aussi de l'histoire connue : la sériciculture s'était répandue le long des rivières de Chine bien longtemps avant son temps. Un habitant d'un village néolithique avait sculpté un ver à soie sur une tasse d'ivoire, il y a plus de six mille ans, et des archéo-

logues ont exhumé un cocon ouvert artificiellement. On a retrouvé dans les ruines d'une cité du Turkménistan de la soie datant de la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, et des sites anciens ont livré des outils de filage et même des rubans de soie teints en rouge.

Dans la clairière, près de l'estrade de prière, un des gardiens tend vers moi une paume ouverte pour recueillir de l'argent : il espère me vendre de l'encens. Mais, capricieux, je choisis une autre forme d'hommage. D'une poussée, je lance le battant de bois peint – plus rapide et plus lourd que je ne le pensais – contre le flanc de la cloche. Le son retentit dans la pénombre de la clairière, éveillant une clameur diffuse. Et se prolonge longtemps après que j'ai lâché le battant. L'explosion sonore se répand sur la plate-forme, la forêt, la tombe, telle une connaissance mélancolique. Alarmante – d'une indéfinissable manière. Les autres pèlerins se retournent en écarquillant les yeux. Ce son dérange davantage que n'importe quel encens ou quelle bougie.